

La Guerre et la paix sont toutes deux dans nos gènes

AZAR GAT, PHD*

Je ne suis pas neurobiologiste et je suis incapable de vous dire quoi que ce soit de sensé sur l'ADN, les neurones ou le cerveau. Mais compte tenu de l'immense confusion et des très nombreuses controverses dont les fondements biologiques de la guerre et de la paix ont fait l'objet – entre neurobiologistes, anthropologues, psychologues, politologues et d'autres –, je souhaiterais néanmoins tenter de clarifier les choses.

L'origine de la confusion est la suivante : on part généralement du principe que si la violence meurtrière à grande échelle a toujours existé, c'est qu'elle relève d'une pulsion biologique primaire « irrépressible » à laquelle il est pratiquement impossible de se soustraire. Beaucoup voient ainsi dans cette conclusion une raison suffisante pour affirmer que la propension de l'être humain au combat est aussi vieille que l'espèce elle-même, alors que d'autres la voient comme une preuve irréfutable du caractère inévitable de la guerre. Or, les deux se trompent. Contrairement aux notions en vogue dans les années 1960, qui remontent aux dernières théories de Freud sur la pulsion ou l'instinct de mort, la violence n'est pas une pulsion primaire qui nécessite une forme de libération, à l'instar de la colère ou du sexe. Les Suisses ou les Suédois, par exemple, qui n'ont été impliqués dans aucun conflit depuis deux siècles, ne présentent aucun signe de carence ou de frustration dans ce domaine. Essayez en revanche de les priver de nourriture pendant quelques heures ou de sexe pendant quelques jours et vous verrez leur réaction.

D'autre part, le fait que la violence ne soit pas une pulsion primaire ne signifie pas pour autant qu'elle ne peut pas être profondément ancrée en nous. Diffé-

*L'auteur est professeur de sécurité nationale et titulaire de la chaire Ezer Weitzman au sein du Département des sciences politiques de l'Université de Tel Aviv, où il dirige également le programme de Master en sécurité et diplomatie. Il a obtenu son doctorat auprès de l'Université d'Oxford en 1986. Parmi ses très nombreux ouvrages, il a notamment publié : *British Armour Theory and the Rise of the Panzer Arm: Revising the Revisionists* (Macmillan, 2000) ; *A History of Military Thought: From the Enlightenment to the Cold War* (Oxford University Press, 2001) ; *War in Human Civilization* (Oxford University Press, 2006) ; *Victorious and Vulnerable: Why Democracy Won in the 20th Century and How It Is Still Imperiled* (Hoover Institution, 2010) ; *Nations: The Long History and Deep Roots of Political Ethnicity and Nationalism* (Cambridge University Press, 2013) ; et *The Causes of War and the Spread of Peace: But Will War Rebound?* (Oxford University Press, à paraître). Les livres du professeur Gat ont été traduits en espagnol, japonais, chinois, coréen, grec, turc et hébreu.

rentes études menées sur les sociétés pré-étatiques « pacifiques » tendent généralement à démontrer que la guerre n'est ni essentielle ni innée à la race humaine, mais qu'elle dépend probablement d'un phénomène culturel récent, et en tout état de cause, entièrement fortuit. La façon dont Margaret Mead a abordé le problème dans son essai *Warfare Is Only an Invention—Not a Biological Necessity*, publié en 1940, était une très grande erreur¹. Cette approche se faisait l'écho du principe, largement répandu, selon lequel la violence relève soit d'une pulsion primaire, soit d'un comportement entièrement acquis, alors qu'en réalité, sa manifestation potentielle est profondément ancrée en nous, en tant que moyen ou qu'outil auquel nous pouvons avoir recours à tout moment. Pour atteindre nos objectifs, nous pouvons coopérer, nous livrer une concurrence pacifique ou recourir à la violence, en fonction de ce que nous estimons être l'option qui servira au mieux nos intérêts, compte tenu des circonstances. Dans le cas de la coopération, les parties associent leurs efforts, parce qu'elles considèrent qu'en principe, le résultat de la synergie de leurs efforts individuels sera supérieur à la somme de leurs individualités. En situation de concurrence, chacune des parties aspire à surpasser l'autre afin d'atteindre un objectif visé en employant tous les moyens dont elle dispose, à l'exception de l'action directe à l'encontre de l'autre. La concurrence implique ainsi des actions en parallèle. À l'inverse, en situation de conflit, les parties ont recours à l'action directe à l'encontre de leur concurrent, soit pour l'éliminer, soit pour diminuer sa capacité d'opposition. Lorsque ce conflit implique des lésions physiques, il est alors qualifié de violent.

La coopération, la concurrence et le conflit sont les trois formes fondamentales d'interactions sociales. Les parties prenantes ont donc toujours eu le choix parmi ces trois options et elles ont toujours évalué leur situation spécifique pour décider de l'option, ou de la combinaison d'options, qui présente à leurs yeux les plus grandes chances d'aboutissement. Nous sommes biologiquement équipés pour appliquer l'une des stratégies susmentionnées et le conflit ne représente dans ce cadre que l'un des outils de notre boîte à outils, même s'il en est l'un des principaux : le marteau. Par ailleurs, l'*Homo sapiens* est une espèce hautement sociable, dont les groupes locaux et régionaux – liés les uns aux autres de façon universelle et unique par des liens de parenté et des codes culturels, dont la langue et les coutumes – sont enclins à coopérer à travers un grand nombre d'activités de groupe. Ces activités incluent le combat, qui est initié dans le but d'atteindre un objectif commun, avec en priorité la conquête de territoire et de nourriture.

Notre propension au conflit a ainsi été façonnée par notre évolution et fait partie intégrante de notre éventail comportemental : elle n'est donc ni une invention récente ni une pulsion irrépressible indépendante des facteurs externes. On peut donc en conclure que la guerre et la paix sont *toutes deux* ancrées dans nos gènes, ce qui explique la grande variabilité de leur prévalence dans différents

contextes socio-historiques. Comme le stipule très justement le « Manifeste de Séville sur la violence », adopté en 1986 par un groupe international de scientifiques sous les auspices de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO) : « il n'y a rien dans la physiologie neuronale qui nous contraigne à réagir violemment. [...] Nous proclamons en conclusion que la biologie ne condamne pas l'humanité à la guerre ». Le Manifeste rejette ainsi l'idée selon laquelle la violence et la guerre sont intrinsèquement liées à la biologie humaine et sont donc inévitables. Toutefois, ce faisant, ce Manifeste tombe dans le travers inverse, en proclamant que la guerre est un « produit de la culture » et en décrivant solennellement qu'« IL EST SCIENTIFIQUEMENT INCORRECT de dire que la guerre ou toute autre forme de comportement violent soit génétiquement programmée dans la nature humaine » (majuscules dans l'original). Le manifeste en conclut que « la violence n'est inscrite ni dans notre héritage évolutif ni dans nos gènes² ».

En réalité, nous sommes à la fois doués d'une propension à la paix et d'une propension à la guerre. Bien qu'étant activées de façon interchangeable et conjointement en réponse aux conditions environnementales et socioculturelles globales, ces trois stratégies comportementales – le conflit violent, la concurrence pacifique et la coopération – ne relèvent pas de formes culturelles *strictement* acquises. Le caractère simpliste de cette dichotomie inné/acquis omet le mécanisme biologique complexe nécessaire au fonctionnement de chacune de ces stratégies comportementales et à leur interaction. Assurément, ces modèles, profondément ancrés et façonnés par l'évolution, sont ajustés de façon variable par l'entremise de l'apprentissage social en fonction des circonstances particulières. Toutefois, la raison de leur présence en nous, de même que notre capacité à les activer avec facilité, est qu'ils nous ont été très utiles au cours de la longue histoire de notre évolution. Ces modèles se sont tous avérés extrêmement efficaces et bénéfiques, et sont ainsi devenus des outils à part entière de notre équipement biologique.

Des guerres ont été menées pour obtenir, par la violence, des objets de désir analogues à ceux que l'homme poursuit par l'entremise de son système motivationnel général. La politique, nationale et internationale, est destinée à satisfaire ces désirs façonnés par l'évolution à l'échelon intra- et interétatique. Les principes théoriques régissant les relations internationales ont progressivement perdu les objectifs humains de vue pour expliquer le moteur des conflits et des guerres. Ils se sont presque exclusivement focalisés sur la présence de « conditions favorables », tels que l'anarchie internationale (qui a de toute façon cessé de conduire à la guerre entre les pays participant au libéralisme politique et économique, en Amérique du Nord et en Europe occidentale). Il est également faux de dire que toutes les parties d'un conflit armé sont perdantes ou sont « tragiquement » piégées dans une sorte de dilemme du prisonnier : cette affirmation s'assimile à une autre erreur de taille,

caractéristique des théories des relations internationales. Bien que tous les types de dilemmes du prisonnier puissent être présents dans les situations de conflit, l'histoire de l'humanité compte de très nombreux perdants, mais aussi de très nombreux vainqueurs.

D'un autre côté, et je m'inscris ici en faux contre l'ouvrage *The Better Angels of Our Nature* de Steven Pinker (avec qui je suis au demeurant souvent d'accord), certaines quêtes propres à l'homme, comme la domination ou l'idéologie, ne sont pas des « démons » auxquels il faut systématiquement attribuer la responsabilité d'une guerre³. La domination ou l'idéologie, au même titre d'ailleurs que le désir d'amour et de sexe, peuvent tout aussi bien être mises du côté des « anges » lorsque la quête implique le recours à des moyens pacifistes, à des fins pacifiques. Les distinctions qu'établit Pinker entre les différentes catégories de violence, qu'il associe respectivement aux « démons » évoqués plus haut, sont également contestables. Il cite notamment une série d'études démontrant que différentes parties de notre cerveau peuvent déclencher un comportement violent, ce qui est d'ailleurs vrai pour pratiquement tous les types de comportements. Mais cela ne signifie pas que tous les comportements violents ne sont pas régis par à un processus évolutionniste unifié, conçu à l'origine pour encourager la survie et la reproduction.

Le « problème » de la guerre n'est donc pas la présence des désirs chez l'homme, qui nous déterminent en tant que tels, qui forment une des composantes de la vie humaine. La violence et la guerre surviennent lorsque le conflit est considéré comme étant une stratégie comportementale plus « prometteuse » que la concurrence pacifique et la coopération à l'égard de l'atteinte des objets de désir de l'homme. Nos désirs fondamentaux d'une part, et les conditions qui déterminent les efforts qui permettront de les satisfaire d'autre part, sont *tous les deux* nécessaires pour comprendre les raisons de l'apparition d'une guerre. C'est ainsi que l'autorité et la contrainte de l'état a fait pencher l'éventail des stratégies comportementales de l'homme vers les options pacifiques à l'échelon national. J'ajouterai pour conclure que l'évolution des conditions économiques, sociales et politiques produit un effet similaire à l'échelon international, a fortiori là où le libéralisme économique et politique prévaut et où les options de comportement pacifique s'avèrent bien plus bénéfiques que l'option violente.

Notes

1. MEAD, Margaret, « Warfare Is Only an Invention—Not a Biological Necessity », *Asia* 40, n° 8, août 1940, p. 402–5.
2. « Le Manifeste de Séville », Paris : UNESCO, 1986, www.unesco.org/cpp/fr/declarations/seville.htm.
3. PINKER, Steven, « *The Better Angels of Our Nature: Why Violence Has Declined* », New York : Viking, 2011.

Visitez notre site web

http://www.au.af.mil/au/afri/aspj/apjinternational/aspj_f/Index_F.asp